

YAMADA Fûtarô

Les Manuscrits ninja

Edition intégrale

Roman traduit du japonais
par Suzuki Fumihiko, Vanina Luciani
et Patrick Honoré



Éditions Picquier

LES SEPT LANCES D'AIZU

I LA PORTE DU TABOU PROFANÉ

1

Un matin de printemps de la 19^e année de l'ère Kan'ei (1642), sur la grand-route du Tôkaidô embrumée de poussière, les yeux des passants furent attirés par une curieuse procession marchant silencieusement en rang serré.

Il y avait bien là une centaine d'hommes, piétaille portant verticalement la lance longue pour la plupart, mais également sept samourais à cheval, l'un en tête et les autres disposés à intervalles réguliers sur toute la longueur de la file, encadrés par les fantassins. Mais ce sont les pauvres hères que l'on apercevait entre les deux rangées de fantassins qui firent frémir les badauds.

Non pas que les gens d'armes fissent le moindre geste pour les dissimuler à la foule. Derrière chaque cheval, trois moines bouddhistes, soit vingt et un bonzes au total, tous de noir vêtus, étaient obligés de

marcher les uns derrière les autres, vacillant sur leurs jambes, garrottés et entravés. Et quelles entraves ! Une seule et même corde leur liait les bras croisés dans le dos puis faisait un tour mort autour de leur cou avant de contraindre le suivant. Ainsi, il leur était absolument interdit de retarder la marche et de tomber, sans même parler de fuir.

— Plus vite !

— Attention à ne pas trébucher si tu ne veux pas étrangler tes petits camarades !

Et les coups dans le dos ou les reins pleuvaient. Les robes des bonzes étaient en lambeaux et leurs pieds en sang.

Cependant, les vingt et un moines, à qui la poussière du chemin collée par la sueur et les larmes avait fait perdre figure humaine, n'en gardaient pas moins la tête haute et fière. Parmi eux se trouvaient plusieurs barbes blanches ainsi que quelques novices qui n'avaient pas plus de douze ou treize ans.

— Quelle cruauté !...

— Sont-ils des bœufs ou des chiens pour être traités ainsi ?

— Et des bonzes encore...

Les badauds qui assistaient au spectacle, bras croisés, sentirent leurs poils se dresser en entendant dire qu'ils marchaient comme ça depuis le temple du mont Kôya, à plus de cent lieues vers l'ouest ! Mais le plus effrayant, c'étaient encore les trois molosses de race *akitaken*, gros comme des veaux, qui marchaient d'un pas pesant en tête du cortège avec des yeux brillants.

— Qu'ont-ils fait pour mériter cela ?

— Paraîtrait que ce ne sont pas de vrais bonzes, mais des samouraïs qui s'étaient réfugiés à Kôya...

— Paraît même qu'ils s'étaient rebellés contre le seigneur d'Aizu...

— Ah, évidemment... Si ce sont des rebelles, alors...

À ces mots, les badauds ravalèrent leurs murmures et se contentèrent de regarder passer le défilé.

Le cortège arriva ainsi jusqu'à Fujisawa, où se trouvait l'étape. De Fujisawa, il restait douze lieues jusqu'à Edo.

Un peu avant leur arrivée à Fujisawa, le cavalier de tête, un homme de petite taille à tête de singe, remit la corde avec laquelle il tirait ses trois prisonniers à l'un des fantassins et fit remonter la colonne à son cheval. On le vit ainsi adresser quelques mots successivement à chacun des six autres cavaliers. Après quoi il revint prendre sa place. Mais à peine entré dans Fujisawa, abandonnant la route d'Edo, le cortège bifurqua résolument au sud. Les trois énormes molosses, voyant le cavalier prendre une nouvelle direction, firent de même.

— Où est-ce que tu vas, Jônoshin ? cracha l'un des bonzes qu'il tirait. On ne va pas à Edo ?

Le samouraï à face de singe sourit de toutes ses dents.

— Avant Edo, nous allons faire un petit tour par un temple de femmes à Kamakura.

— Quoi ?

A ces mots, le bonze, pourtant un robuste gaillard d'une cinquantaine d'années, avait blêmi.

— Un temple de femmes... Tu veux dire le Tôkeiji ?

— Les ordres de notre seigneur étaient clairs : localisez tous les membres du clan Hori, femmes et enfants compris, en retournant chaque brin d'herbe s'il le faut. Tu croyais vraiment pouvoir nous cacher que trente de vos femmes se font passer pour des religieuses au Tôkeiji ?

L'angoisse cassa la voix du bonze.

— C'est bien deviné, j'en conviens. Mais le Tôkeiji est interdit aux hommes depuis l'ère Kôan, il y a trois cent cinquante ans !

Jônoshin se tourna vers son prisonnier pour lui adresser un sourire jusqu'aux babines.

— Ta fille O-Chie s'y trouve aussi, si je ne m'abuse... Obliger une telle beauté, que notre seigneur appréciait tant, à couper ses longs cheveux noirs pour devenir une nonne et se morfondre en litanies au Bouddha, si c'est pas pitié, ça... Enfin, voilà où ça mène de se rebeller, faut croire...

— Ferme-la ! grommela le bonze. Et que vas-tu faire au Tôkeiji ?

— Kamakura n'est qu'à deux lieues et demie. Je veux bien donner l'occasion à vos femmes de vous voir une dernière fois vivants et de prier pour vous. Grandeur d'âme de samouraï, vois-tu... Tu devrais me remercier !

Après un moment de silence, le bonze entrouvrit les lèvres :

— Merci ! dit-il d'une voix forte et profonde.

Puis, tendant le cou à travers le tour de corde, il se retourna vers ses camarades :

— Ecoutez tous ! Ils vont nous permettre de dire adieu à nos femmes au Tôkeiji. Dites merci, tous !

Les vingt bonzes qui n'avaient proféré ni une plainte ni un murmure tout au long de ce voyage en enfer exprimèrent pour la première fois une émotion. Comme une bienveillante eau chaude sur leurs corps glacés, les larmes leur montèrent aux yeux.

— Merci !

— Voilà qui fait fondre tout le ressentiment que j'avais contre notre seigneur...

Sur leurs chevaux, les sept samourais eurent un sourire dédaigneux devant cet accès d'émotion.

Une lieue après Fujisawa, le cortège passa devant Enoshima, puis longea la mer moutonneuse de la plage de Shichiri-ga-hama. Encore une lieue et demie et l'on entra dans Kamakura.

Il fut un temps où Kamakura avait été capitale shôgunale. Mais plus de trois cents ans s'étaient écoulés depuis et ce n'était plus qu'un bourg frileux dont ne subsistaient de sa splendeur passée que les innombrables temples et pagodes. Le printemps déjà fortement avancé augmentait encore la nostalgie du lieu, et l'étrange cortège qui faisait gronder le sol sous ses pas ne fut accueilli que par les pétales des fleurs de cerisier voletant au vent.

Le cortège prit vers le nord la route Yamanouchi et bientôt apparurent les tuiles du Tôkeiji. Trois des

samouraïs mirent pied à terre et gravirent lentement les hauts degrés de pierres moussues qui menaient à la grand-porte.

2

Le Tôkeiji était certes interdit aux hommes, mais de là à dire que pas un chat mâle n'habitait ce temple de nonnes, ce serait évidemment mentir. De fait, les gardes à la porte étaient des hommes et quelques serviteurs mâles y vivaient également. Mais tous sans exception étaient fort âgés et portaient des grelots à la ceinture.

Quand le garde de faction aperçut les trois guerriers montant l'escalier de pierre, il s'empressa de s'arc-bouter de tout son poids contre les battants de la grand-porte, comme s'il avait affaire à des êtres d'une autre planète.

— Attendez ! firent les trois samouraïs en pressant le pas.

Mais ils n'arrivèrent au sommet que pour entendre les lourds battants se refermer. Un bruit de grelots restait perceptible à travers le bois massif ; ils se présentèrent d'une voix forte.

— Nous sommes des vassaux de Katô Akinari, seigneur du fief d'Aizu. Mon nom est Washinosu Rensuke !

Son grand corps semblait composé de masses de muscles assemblées et il portait la barbe.

— Et moi, Shiba Ichiganbô ! déclara le second, un homme au teint livide auquel manquait l'œil gauche.

— Et moi, Daidôji Tessai ! fit le dernier, un vieux sec comme un arbre mort, à cheveux et barbe blancs.

C'est ce dernier qui poursuivit d'une voix de vieux matou :

— Vous n'êtes sans doute pas sans savoir que Hori Mondo, vassal du fief d'Aizu, se cachait avec son clan depuis qu'il s'était rendu coupable de félonie envers son seigneur Katô Akinari au printemps de l'année dernière. Dûment mandatés par le conseil féodal, nous avons arrêté ces rebelles qui se terraient au temple du mont Kôya et les conduisons de ce pas à Edo pour y être exécutés. Or, d'après Mondo, une trentaine de femmes de leur clan se trouveraient présentement dans ce temple. Lui et ses hommes souhaiteraient les voir une dernière fois avant de quitter ce monde, et nous les faisons attendre en bas. Voudriez-vous transmettre cette requête aux femmes de la maison Hori et les faire sortir, je vous prie ? Pour un dernier adieu dans cette vie à leurs hommes...

— Attendez donc un moment...

De l'autre côté de la porte, le bruit de grelots s'éloigna.

Les trois samourais tuèrent le temps en examinant la grand-porte. Les lourds battants rivetés de fer semblaient disproportionnés pour un simple temple de femmes.

— Ne m'as-tu pas dit une fois que cette porte était à l'origine celle du château du daimyô de Suruga ?

— Si fait ! Le pavillon de réception, le pavillon du Bouddha, celui des appartements de l'abbesse, tous proviennent du château de Suruga.

— Par ma foi, c'était donc la grand-porte d'un fief rapportant cinq cent mille *koku*¹ de riz ! Je comprends qu'elle soit si imposante...

Et les trois hommes de hocher la tête d'un air entendu.

Le grand seigneur qu'ils désignaient ainsi sous le nom de daimyô de Suruga n'était autre que Tokugawa Tadanaga, frère cadet de Tokugawa Iemitsu, le shôgun en personne. Le domaine de Suruga était en effet redevable d'un impôt de cinq cent mille balles de riz. Or, Tadanaga avait été soupçonné neuf ans auparavant d'ourdir un complot contre son aîné Iemitsu et condamné à se faire seppuku. Le temple de femmes de Tôkeiji à Kamakura, vieux de trois cent cinquante ans et quelque peu vétuste, en avait profité pour hériter de certaines parties du château de Suruga démantelé en châtement et les avait fait transférer à Kamakura la 11^e année de Kan'ei, soit un an après la mort de Tadanaga.

Le son des grelots se fit de nouveau entendre derrière la grand-porte. Mais le garde n'était pas revenu seul.

— Hommes d'armes d'Aizu !

La voix était âgée.

1. Un *koku* équivaut en théorie à la quantité nécessaire pour nourrir un homme pendant un an (environ 180 litres). Pendant la période d'Edo, c'était l'unité de calcul du revenu des fiefs, et également l'unité de calcul du salaire des samouraïs.

— L'abbesse, à qui votre requête a été transmise, refuse de laisser sortir les femmes que vous demandez.

— Ah...

La réponse sembla surprendre les trois samourais qui échangèrent un regard. Celui aux cheveux blancs, Tessai, fit un signe de connivence aux deux autres puis déclara de sa voix mielleuse :

— Et peut-on en savoir la raison, je vous prie ?

— Toute femme qui passe cette porte rompt par ce geste toute attache avec le monde. Elle abandonne tout ressentiment et tout regret de sa vie antérieure. Certes, ces hommes qui veulent revoir une épouse, une mère ou une fille pour la dernière fois méritent notre compassion, mais dorénavant, ces pauvres femmes ont fait vœu de trouver leur soutien dans les enseignements du Bouddha. Revoir ces hommes ne pourrait que provoquer de nouvelles vagues de larmes dans leur cœur. N'exigez pas que le monde profane, souillé et vicieux paraisse à nouveau devant leurs yeux. Et si leurs hommes doivent mourir, dites-leur de mourir en hommes, comme des braves. Qu'ils soient assurés que nous prierons pour eux.

— N'a-t-elle donc aucune pitié, bien que servante du Bouddha ? Même nous, samourais, sommes plus généreux, puisque c'est par grandeur d'âme de samourais que nous avons fait ce détour jusqu'à Kamakura.

A ses mots, le ton de la vieille changea soudain et se fit plus sévère.

— Par grandeur d'âme de samourais, dites-vous ? Notre garde a aperçu vos prisonniers traités comme du bétail, la corde au cou ! Comment osez-vous parler de grandeur d'âme de samourais quand vous humiliez de sang-froid d'autres *bushi* ? Je doute que ce soit par charité. Je crains plutôt quelque horrible machination. Veuillez vous retirer !

Les trois hommes se raidirent.

— Il n'en est pas question ! répondit le géant, Rensuke. Nous avons d'ores et déjà promis aux hommes de Hori Mondo de leur donner une dernière occasion de revoir leurs femmes. Nous, les Sept Lances d'Aizu, ne pouvons manquer à notre parole !

— C'est votre affaire. Nous ne laisserons point sortir ces pauvres oiselles qui ont trouvé abri en notre sein, sachant le piège qui les attend. Ecoutez bien ceci. Ce temple est aux femmes qu'il abrite ce qu'est un château à sa garnison : une forteresse !

Un château de femmes, hum...

Le borgne Ichiganbô sourit mystérieusement à ces mots et fit un signe de la main à Jônoshin qui le regardait du bas de l'escalier. Jônoshin hocha la tête et se mit à galoper vers l'un des côtés du temple, suivi par ses trois chiens et un nuage de poussière.

— Un château de femmes, dis-tu. Voilà qui me donne bien envie de lui mettre le siège... Es-tu prête à le défendre, ton château, nonne ?

— Que manigancez-vous ? sursauta la vieille religieuse. Ce temple est interdit aux hommes depuis sa fondation. Auriez-vous l'intention de violer le tabou ?

Au même instant, on entendit les chiens aboyer de l'autre côté du temple. Plus qu'un aboiement, c'était un rugissement de fauves. Les religieuses sortirent des bâtiments en courant. Parmi elles, celles qui avaient pensé pouvoir s'enfuir par la porte de derrière ou par les deux portes latérales de service poussèrent un cri d'effroi en levant les yeux : sur le toit de chaque portail était posté un chien grand comme un veau, les yeux injectés de sang et rugissant comme un démon.

La voix de Rensuke ne le cédait en rien à celle des molosses.

— Je défonce la porte !

Face à la grand-porte, il déplaça sa jambe gauche sur le côté, fléchit légèrement le torse pour se mettre en posture d'attaque, arma son bras...

— *Oryaaa* ! hurla-t-il en détendant toute son énergie comme pour déchirer l'air.

Il n'avait pas frappé avec le poing mais la main ouverte, quatre doigts tendus, ne repliant que le pouce. Cette main traversa l'épais battant en chêne massif renforcé de rivets de fer comme s'il eût été de papier. Il la retira ensuite à la vitesse de l'éclair et frappa un autre coup, à un mètre du premier. Puis, se courbant comme une araignée, il perça un troisième trou au-dessous des précédents. Enfin, d'un effroyable coup de pied au centre de ce triangle, il fit sauter une ouverture suffisante pour laisser passer un homme.

Tout cela n'avait pris qu'un instant. Plus que sa force monstrueuse, c'était la puissance colossale de

sa main devenue lame d'acier qui lui avait fait briser une porte aussi imposante. « Je défonce la porte ! » avait-il dit, et il l'avait fait !

Les trois samourais pénétrèrent l'un après l'autre à l'intérieur du temple. La vieille nonne se tenait figée, comme en catatonie. Rensuke la regarda en ricanant :

— Ouais, j'ai cassé votre porte, et alors ?

— A l'aide, tout le monde ! On nous envahit ! s'égosilla la vieille, le cou tendu comme une poule.

Du pavillon du Bouddha, des appartements de l'abbesse, des dortoirs des nonnes en retrait dans la forêt, une multitude d'ombres blanches jaillirent en désordre. Le pâle nuage d'encens qui flottait entre les pavillons en fut vite dispersé. Un des gardes de la porte se mit à courir vers la cloche à proximité. Donner l'alarme et faire venir du secours des temples les plus proches, pensait-il. Mais à peine avait-il saisi la corde qui permettait d'actionner la mailloche horizontale que Tessai, le samouraï aux cheveux blancs, en deux bonds avait déjà franchi six mètres. Une chaîne en fer noir s'était entre-temps déroulée à la racine de son poignet. Le samouraï sec comme un arbre mort était encore séparé de la cloche de trois mètres, mais le garde ne donnerait pas l'alarme car la chaîne s'était déjà enroulée à la mailloche. A l'autre extrémité de la chaîne, Tessai tenait une serpe à lame droite dont le manche était solidaire de la chaîne.

— Regarde bien !

Le bras maigre de Tessai tira sur la chaîne. La mailloche et la grosse corde à laquelle elle était suspendue tombèrent au sol comme une vulgaire breloque. Puis la chaîne se lova instantanément dans la paume de Tessai, comme douée de vie !

Les trois samouraïs se mirent à arpenter le temple, nullement gênés de fouler aux pieds l'enceinte sacrée réservée aux femmes. Ils jetaient des regards pleins d'arrogance et de concupiscence sur les religieuses paniquées qui couraient en tous sens.

— Que les femmes du clan Hori sortent !

— Inutile de chercher à fuir !

Ils avaient effectivement raison. Par l'ouverture pratiquée dans la grand-porte, un quatrième samouraï venait de pénétrer dans le temple. Sur les trois autres portes, les chiens aboyaient toujours et montraient les crocs.

Mais soudain les samouraïs arrêtaient leurs pas.

3

Un groupe venait de sortir du pavillon des appartements de l'abbesse supérieure du temple, vers lequel marchaient les samouraïs : une vingtaine de femmes, des religieuses pour la plupart, vêtues de noir, et six ou sept autres en kimono blanc à manches étroites, coiffées en *kirisage*, c'est-à-dire les cheveux coupés net légèrement plus bas que les épaules, à quoi on pouvait reconnaître des femmes de la classe

des *bushi* ou samourais en vêtements de deuil. Elles ne semblaient pas impressionnées par le tumulte environnant et vinrent calmement au-devant des guerriers. A ce spectacle, les religieuses qui couraient en criant s'agenouillèrent instantanément sur place comme si on les avait aspergées d'eau froide.

Les femmes en blanc s'immobilisèrent à leur tour devant les trois hommes d'armes. Une religieuse couverte d'une capuche blanche fit encore quelques pas en avant, le regard droit dans les yeux des samourais. Elle pouvait être âgée d'une trentaine d'années, belle peut-être, mais surtout impressionnante par la pureté, la rigueur morale et la vertu qui étaient gravées dans ses traits et semblaient inaccessibles à un être humain. Même les trois brutes à qui elle faisait face eurent un geste de recul.

Une autre religieuse âgée fit les présentations :

— L'abbesse Tenshû-ni, supérieure de ce temple... dit-elle.

Sur le visage fourbe et arrogant des trois guerriers, la surprise afflua comme une ride sur l'eau.

— Vous n'êtes pas sans savoir que notre abbesse est fille de feu Toyotomi Hideyori, autrement dit petite-fille du grand hégémon Toyotomi Hideyoshi. Vous vous êtes présentés comme des hommes du seigneur Katô d'Aizu. Je n'ai donc pas besoin de vous rappeler que feu le chef de la maison d'Aizu, Katô Yoshiaki, qui fut l'une des Sept Lances de Shizugatake, était un éminent et très loyal vassal du clan Toyotomi. Il ne saurait y avoir la moindre

impolitesse de votre part à l'encontre de notre abbesse, n'est-ce pas...

La légère hésitation qui avait troublé les trois samouraïs était bien causée par la juste mesure des conséquences possibles de leurs actes quand ils avaient reconnu intuitivement la petite-fille du grand hégémon dans l'abbesse qui s'était présentée. Ils savaient tout cela, mais ne pouvaient s'empêcher, devant cette présentation formelle, de sentir leur corps se raidir.

— Je veux bien excuser ce que vous venez de faire... pour autant que vous vous retiriez à l'instant, déclara calmement l'abbesse d'une voix claire et sereine comme une perle qui roule.

Rensuke, Ichiganbô et Tessai faillirent plier la tête en signe de soumission.

A l'instant même, les rayons du soleil printanier qui éclairaient le groupe des religieuses se voilèrent soudain. Était-ce un nuage qui obscurcissait le ciel ? Tout à coup, elles sentirent un contact étrange sur leur tête et levèrent les yeux de surprise.

Un grand filet comme une gaze de soie noire venait de les couvrir. Incroyable mais vrai, il était fait de fins cheveux de femmes. Pensant tout d'abord que ce n'était qu'une chose légère, elles cherchèrent à le déchirer entre leurs doigts. En vain. Autour de l'abbesse, les religieuses cherchaient le bord du filet pour le soulever, mais très rapidement d'autres filets vinrent élargir le piège. Chaque fois qu'une soulevait le bord extérieur, un nouveau filet anéantissait ce résultat.

— Quel est ce prodige ?

— D'où cela vient-il ?

Les rets semblaient tomber du ciel. Mais en réalité, chacun était relié à un fil presque invisible, et tout cet écheveau aboutissait dans les mains d'un homme debout près de la grand-porte.

Oui, c'était un quatrième samouraï d'Aizu, un jeune d'à peine dix-sept ou dix-huit ans, les cheveux en *maegamidachi*, c'est-à-dire la frange de devant non encore rasée, ce qui montrait qu'il n'avait pas atteint sa majorité, la peau blanche comme celle d'une fille et les lèvres roses comme s'il les avait fardées de vermillon. Et avec ça d'une beauté à faire tressaillir. Mais d'où lui venait cette blessure ? Qui l'avait blessé ? Et quand ? Une balafre comme un fil de soie rouge sombre lui traversait le nez et les lèvres du front jusqu'à la gorge. Il avait lancé ses filets alors que personne ne l'avait remarqué. Dans sa paume, ce n'étaient que de petites boules, mais quand il les jetait, elles se déployaient en l'air en autant de filets qui retombaient en silence comme un brouillard et pouvaient recouvrir une dizaine de personnes chacun.

Les trois samouraïs se retournèrent et murmurèrent son nom :

— Kôro Ginshirô...

— Voyons, tu ne vas pas...

L'un d'eux jeta un coup d'œil rapide vers les religieuses prises dans les rets, en se demandant s'il était bien raisonnable de traiter ainsi la supérieure et petite-fille de l'ancien maître du Japon.

Le jeune épèbe répondit de sa position avec un sourire plein d'audace :

— Et alors ? Qu'est-ce que vous attendez pour capturer les femmes du clan Hori ?

Puis il ajouta en s'approchant au fur et à mesure qu'il réenroulait les fils noirs de ses filets :

— Regardez, là ! Dans mon « filet de brouillard », n'est-ce pas O-Chie, fille de Hori Mondo ? Et là, O-Sawa, femme de Tagai Matahachirô, le frère de Mondo ! Et Sakura, fille de Manabe Shôbei, l'autre frère de Mondo... Et encore six ou sept oiseaux du même acabit !

— Que... que faites-vous ? hurla la vieille religieuse d'une voix de folle. Vous ne pouvez être de véritables membres du clan Katô, descendant de l'une des Sept Lances de Shizugatake, pour oser traiter ainsi notre abbesse !

— Les Sept Lances de Shizugatake ? C'est une histoire vieille de soixante ans, ça ! Même Tessai ici présent n'était alors qu'un bébé, si même il était né. Cette Lance dont tu parles, feu notre seigneur, n'est plus, ni le grand hégémon. Le monde a changé depuis et les Tokugawa en sont devenus les maîtres. Nous, nous sommes les Sept Lances d'Aizu ! Nous n'avons rien à voir avec le clan Toyotomi, répliqua Ginshirô avec un rictus froid et sec qui choquait dans son beau visage. « Notre abbesse, notre abbesse »... Tu nous fais bien rire à invoquer sans cesse une protection pareille ! Ton abbesse, finalement, qui est-elle si ce n'est la sœur de Kunimatsu, fils de Hideyori, qui fut

décapité sur le lit à sec de la rivière de Rokujô le soir de la défaite du clan Toyotomi au château d'Osaka, hein ? Elle ne doit qu'au fait d'être une femme d'avoir échappé à la décapitation. Et comme elle encomrait, les Tokugawa s'en sont débarrassés en l'enfermant dans ce temple ! La puissante nonne chef de guerre que voilà !

Toutes les religieuses qui entendirent ce discours pâlirent.

Car ce que venait de dire Ginshirô était la vérité. Mais ces mots... Où trouvait-il la cruauté de prononcer de telles paroles, comme s'il dépeçait de sang-froid un être humain ? Était-ce à mettre sur le compte de son jeune âge ? ou de sa nature profonde ?

Par contre, ces mots affranchirent les autres samourais de leur irrationnelle hésitation.

— Parfaitement ! Et les Sept Lances d'Aizu ne se rétractent pas, une fois qu'une chose est dite !

— Un criminel qui trouve refuge à Kôya ne craint plus les poursuites en principe, fût-ce d'un daimyô. Et pourtant, nous avons réussi à extirper les Hori qui s'y croyaient à l'abri, nous les Sept Lances d'Aizu ! Et nous reculerions devant un temple de femmes ?

— L'honneur de notre seigneur est en jeu dans cette histoire. Si vous ne nous remettez pas les femmes du clan Hori, nous démolissons votre temple sur-le-champ !

Quand chacun des trois eut parlé, Tessai reprit de sa voix caressante :

— Nous n'avons nullement l'intention de nous en

prendre à ces femmes, voyons. Nous voulons simplement donner aux hommes du clan Hori, qui vont être exécutés, une dernière occasion de voir leurs femmes. Par simple bonté naturelle, n'est-ce pas... Et malgré cela, vous refusez de les faire sortir, sous l'orgueilleux prétexte que ce sont oiselles qui ont trouvé refuge en votre sein ! Voilà pourquoi nous avons dû user de méthodes un peu brutales... Allez, faites sortir bien gentiment les femmes Hori devant le portail !

— Madame la supérieure ! appela, d'une voix assurée, l'une des femmes prises dans le filet de brouillard. Soyez remerciée pour votre bienveillance. Mais moi, O-Chie, j'irai avec eux. Il ne faut pas les contredire, ou sinon ils risquent fort de détruire ce temple.

L'abbesse répondit d'une voix vibrante d'émotion, sans détacher son regard furieux des samourais d'Aizu :

— Détruire ce temple, vraiment ? Je serais curieuse de voir ça !

— Non ! Ne risquez pas votre honneur ! Ne permettez pas que la grand-porte du Tôkeiji, inviolée depuis sa fondation, soit souillée. En tant que femme du clan Hori, je ne pourrai plus vivre en ce lieu si je suis cause d'un aussi grave dommage.

— La grand-porte est d'ores et déjà souillée ! Et vous parlez de vivre, mais je ne peux m'empêcher de craindre quelque horrible projet derrière les paroles de ces hommes. Pensez à ce qu'ils ont déjà

fait et voyez la fourberie de leurs visages.

— Ce sont les Sept lances d’Aizu et ils sont aimés de leur seigneur. Je crois en leur parole. Et puis...

La jeune femme poussa un soupir avant de reprendre :

— ... Et puis nous désirons revoir une dernière fois nos époux, nos frères et nos pères.

L’abbesse ne répondit pas. Elle se méfiait des intentions véritables des samouraïs d’Aizu. Mais en même temps, elle aussi souhaitait offrir une dernière occasion à ses protégées de revoir leurs hommes en cette vie. Et ce n’était pas sans hésitation qu’elle avait refusé de prime abord.

— Nous, femmes du clan Hori, allons quitter ce temple. Nous sortons.

La voix de la jeune femme était parfaitement claire.

— Seigneur Ginshirô ! Otez ce filet, je vous prie.

4

Le filet qui les couvrait entièrement se souleva alors, sans qu’aucune des femmes n’ait remarqué le mouvement de la main de Ginshirô, pourtant à quelques pas d’elles. Le réseau de fils caressa légèrement le nez et la joue des femmes comme un courant d’air. Et là, à peine le temps de le voir prendre la forme d’une sorte d’entonnoir qu’il se regroupa instantanément en une petite boule qui disparut à

l'étonnement de tous dans la main de Ginshirô ! Comment imaginer que c'était là un filet aussi résistant que s'il eût été fait de fils d'acier ?

Comme des oiseaux libérés de leur cage, les nonnes se dispersèrent dans toutes les directions. Seules l'abbesse et une dizaine de femmes restèrent sur place. Toutes, sauf l'abbesse, étaient coiffées en *kirisage* et portaient un kimono à manches étroites.

Celle qui s'avança au-devant des quatre samourais d'Aizu semblait avoir dix-neuf ou vingt ans.

— Je suis O-Chie. Menez-moi à mon père, je vous prie.

Son visage empreint de grâce et d'élégance regardait dans les yeux les quatre hommes sans aucune crainte apparente.

— Qui avez-vous pris au mont Kôya, mis à part mon père ?

— Hori Mondo, Tagai Matahachirô, Manabe Shôbei... Vingt et un hommes en tout ! Mais tu ne seras pas la seule à les voir, répondit Rensuke. Que toutes les femmes du clan Hori présentes dans ce temple sortent ! Combien êtes-vous ?

— Trente au total. Inutile de nous l'ordonner. Toutes viennent.

A cet instant, les trois chiens sautèrent à bas des portes latérales et coururent se réunir en un seul point, comme les plaques d'un éventail se regroupent autour de l'axe. Ils étaient si gros qu'on ne pouvait pas les voir s'approcher sans sentir ses poils se hérissier. A la suite de ses chiens, le samourai à la face

de singe s'approcha, un rictus dédaigneux aux lèvres : Gusoku Jônoshin, lui aussi des Sept Lances d'Aizu.

Des femmes se rassemblèrent autour d'O-Chie. La moitié d'entre elles étaient d'âge mûr, ou déjà âgées, tonsurées et en habit bouddhique. Les autres avaient encore les cheveux coupés à hauteur des épaules.

— Ah, voilà O-Kei, épouse d'Inaba Jûsaborô...

— Et là, la femme de Kanemaru Hansaku, O-Shina.

— Et là-bas, c'est O-Tori, la fille d'Itakura Fuden ! Elles sont toutes là, ma parole !

Les quatre guerriers tournaient sans la moindre retenue autour du groupe de femmes pour les compter et les identifier. Soudain, il y eut un claquement et Jônoshin eut un mouvement de recul en portant la main à sa joue.

— La chienne ! Elle m'a giflé !

— Parce que tu as osé me toucher le nez, macaque ! répondit une jeune fille d'environ dix-sept ans au joli visage mais au crâne rasé, les joues rouges de colère.

— Il suffit, O-Fue, intervint O-Chie. Calme-toi, nous allons voir mon père et ses hommes maintenant.

La jeune nonne acquiesça de la tête mais ne baissa pas les yeux devant Jônoshin. O-Fue avait l'esprit un peu attardé, et elle était la servante d'O-Chie.

Quand ils avaient vu leur maître porter la main à sa joue, les trois chiens avaient levé la tête. Les yeux de

Jônoshin croisèrent ceux de ses bêtes. Ils appartenaient à la même engeance. Comme répondant à un signal, les trois molosses encerclèrent immédiatement O-Fue, tête baissée, griffant la terre de leurs pattes.

— Pas ça, Jônoshin ! s'écria Ichiganbô le borgne. Du calme, ce n'est pas le moment. Il n'y a pas de spectacle sans public...

Le visage de l'abbesse se contracta à ces mots, comme si elle se demandait ce qu'il avait voulu dire. Ichiganbô ne soutint pas son regard et fit un signe du menton à O-Chie :

— Trente. C'est bon, passez la grand-porte et descendez. Vos pères, vos époux et vos frères vous attendent.

Contenues par cinq guerriers et trois chiens, les trente femmes de la maison Horî s'avancèrent vers la grand-porte. L'abbesse inquiète les suivait des yeux.

En bas de l'escalier de pierre, les lances étaient si nombreuses qu'elles semblaient aussi innombrables que les vagues de la mer. Mais c'est en voyant les vingt et un bonzes que l'on avait fait aligner devant elles qu'elles faillirent suffoquer : dans le dos de chaque bonze, un soldat pointait sa lance. Une longue corde, un samouraï à chaque bout, les reliait tous par le cou. Les femmes avaient été prévenues de leur état par la description qu'en avait faite le garde de la grand-porte, mais la réalité qu'elles avaient maintenant sous les yeux était autrement pitoyable.

— Ah, père !

— Ah, maître !...

Les chiens et les guerriers n'eurent nul besoin de presser les femmes à descendre. Elles couraient d'elles-mêmes au bas des marches, et les bonzes tendirent le cou à leurs appels, comme s'ils avaient oublié la corde qui les entravait.

— Attendez ! cria soudain le guerrier qui occupait le bout droit de la corde, à l'extrémité de la rangée.

Il remit le bout de la corde entre les mains d'un fantassin et se mit à courir comme le vent. Sa lance faisait bien trois *ken* de long, soit près de cinq mètres cinquante ! Il tendit cette lance extraordinaire de côté devant le rang des bonzes prisonniers.

— Plus un pas au-delà de cette limite ! cria-t-il.

Au milieu de sa face noire qui semblait passée à la suie, seul le blanc des yeux brillait. Ce n'était pas seulement sa peau qui lui donnait une apparence étrange ; il était également agile et vigoureux comme une panthère. Une panthère noire.

— Seigneur Hiraga Magobê... murmura une femme entre ses dents.

A vrai dire, malgré le nom de leur groupe, les « Sept Lances d'Aizu », seul parmi eux Hiraga Magobê possédait réellement l'art de la lance ; mais il en était un tel expert que sa réputation dans cet art était universelle.

— Vous aussi, femmes ! Sachez vous comporter en épouses et filles de samourais ! De la dignité ! Pas de crise inconsidérée ! Agenouillez-vous ici et profitez de ces derniers adieux.

— Vous avez parfaitement raison, répondit O-Chie en se tournant vers ses compagnes. Faisons comme il a dit.

Les trente femmes s'assirent à genoux à même le sol. Elles n'étaient séparées de leurs hommes que par la hampe de la lance de trois *ken* de Magobê, mais une fois leurs sens retrouvés, elles montrèrent qu'elles étaient bien filles et femmes de *bushi* : dents serrées et lèvres tremblantes, elles regardaient de tous leurs yeux les bonzes en face d'elles.

C'était une de ces molles journées de printemps. Les pétales de cerisier tombant des branches étaient la seule chose mouvante dans cette scène. Les trente femmes qui se trouvaient dans le temple étaient apparentées aux vingt et un prisonniers en route vers Edo pour y être exécutés. Tous ces hommes étaient pour elles, qui un père, qui un frère ou un époux. Et même pour qui n'aurait rien su des circonstances de cette scène, voir un jeune novice de douze ou treize ans face à sa mère ne pouvait que serrer le cœur. Après un long silence, Hori Mondo prit la parole :

— Par fidélité à l'idéal éthique des *bushi*, nous avons quitté Aizu. Nous savions que notre seigneur ne dédaignerait aucun moyen pour tirer réparation de notre acte. Et pourtant nous devons à sa mansuétude d'avoir pu venir jusqu'ici à Kamakura pour vous faire nos adieux dans cette vie. Maintenant, nous sommes prêts à endurer en *bushi* n'importe quelle punition... Femmes ! Faites votre deuil dans le calme et la sérénité.

Son visage n'avait pas perdu contenance et un sourire lui était même monté aux lèvres.

— Adieu !

A peine les femmes eurent-elles baissé la tête en ravalant un sanglot à ces paroles que le dernier samouraï, sur la gauche de la rangée, remit le bout de la corde qu'il tenait à un fantassin et s'avança.

— Ça y est, les adieux sont finis ? fit-il d'une voix caverneuse.

Il était de grande taille et sa barbe rasée bleuissait son menton. Mais surtout, sa manche gauche pendait dans le vide. Oui, il lui manquait le bras gauche...

Une branche fleurie de cerisier était fichée dans le col de son armure. Ce détail fit sursauter hommes et femmes du clan Hori.

Son nom était Urushido Kôshichirô. Bien sûr, il faisait partie des Sept Lances d'Aizu, dont il était sans aucun doute le plus expert au sabre. Mais en même temps, son tempérament était considéré comme diabolique, du fait qu'il tuait même sans raison, sur un coup de tête. Cela ne l'empêchait pas d'avoir l'odeur du sang en horreur. Aussi avait-il coutume de toujours porter une fleur avant de tuer. Et puisqu'il avait fiché cette branche de cerisier dans son col, tous ceux du clan Hori savaient parfaitement à quoi s'en tenir.

— Alors vous allez mourir, dit-il sèchement.

Hori Mondo tourna tranquillement la tête vers lui.

— Ici ? Vous ne nous emmenez pas à Edo ?

— Pas vous. Les femmes...

Les bonzes en restèrent sans voix.

— Tu vas tuer les femmes ? Mais elles sont déjà religieuses du Tôkeiji ! Tu ne comprends pas ce que ça veut dire ?

Kôshichirô ne répondit pas et dégaina son sabre sans un bruit.

Derrière les trente femmes, tels des dieux de la mort sur les marches du grand escalier de pierre, se tenaient immobiles Rensuke, Jônoshin, Ichiganbô, Ginshirô et Tessai, flanqués par les trois molosses, telles des statues de lions gardiens des temples.